

Ce que les *fan studies* font au genre,  
et inversement<sup>1</sup>.QUEMENER Nelly<sup>2</sup>

Lorsque les coordinatrices/teurs m'ont proposé d'écrire la préface de cet ouvrage, l'exercice a pu paraître périlleux. Certes, il s'agissait d'évoquer les *fan studies* et les *gender studies*, deux domaines d'importance au sein des *cultural studies*, ayant en outre connu un développement en France ces dernières années. Mais, depuis un point de vue en études de genre et théories queer, le lien entre les *gender* et *fan Studies* ne semble pas si évident à dessiner. Les *fan studies* nourrissent en effet une relation complexe à la question du genre et semblent davantage avoir érigé ce dernier en objet d'analyse s'imposant par le biais d'une méthode ethnographique, qu'en approche permettant de saisir les dynamiques de pouvoir à l'œuvre. Les *gender studies* donnent quant à elles l'impression d'avoir quelque peu négligé les études sur les fans, quand bien même elles en ont fourni les fondements. On ne peut donc ici qu'applaudir l'ambition de cet ouvrage, qui consiste à combler un fossé difficilement compréhensible au regard de l'histoire des deux domaines et à réarticuler les problématiques qu'ils soulèvent.

Tout se passe comme si la nécessité d'ériger les *fan studies* en nouveau paradigme avait eu pour conséquence d'étouffer l'ancrage dans les *gender studies* et l'apport que de tels travaux pouvaient constituer pour ces dernières. Et pourtant, les problématiques liées au genre traversent les *fan studies* depuis leur apparition sur la scène universitaire. Elles en sont même constitutives, les *fan studies* nourrissant une relation de quasi-filiation avec les premières ethnographies féministes des publics et de la réception<sup>3</sup>. Du travail précurseur de Charlotte Brunson et David Morley sur les ressorts genrés de la réception de l'émission *Nationwide*<sup>4</sup>, à celui de Janice Radway sur les usages de la lecture des romans à l'eau de rose chez les femmes au foyer de la petite ville de Smithton<sup>5</sup>, en passant par celui de Ien Ang sur le plaisir ressenti des spectatrices de la série *Dallas*<sup>6</sup>, il s'est agi de rendre compte des formes d'engagement dans les productions culturelles, ainsi que des satisfactions émotionnelles qui en découlent. La pratique de lecture et le visionnage de séries, s'imposent ici comme autant d'autorisations à la rêverie, aux fantasmes, à la fantaisie. Mais loin d'envisager une adhésion non critique aux contenus, ces travaux insistent également sur les procédés de mise à distance, le renvoi du côté de l'illusion et de la fiction, dans un écho à l'« *attention oblique* » si chère à Richard Hoggart<sup>7</sup> ou au « *braconnage* » de Michel de Certeau<sup>8</sup>. Au-delà des opérations de

<sup>1</sup> Pour citer cet article : Nelly Quemener, « Ce que les fan studies font au genre et inversement », in « Fan studies & Gender studies : la rencontre » (M. Bourdaa et A. Alessandrin, dir.), pp : 9-14, Téraèdre, 2017.

<sup>2</sup> N. Quemener est MCF en Sciences de l'Information et de la communication à l'Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3.

<sup>3</sup> Comme en témoignent d'ailleurs le texte d'Henry Jenkins (2015), « Panorama historique des études de fans », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne], n° 7. URL : <http://rfsic.revues.org/1645>

<sup>4</sup> Charlotte Brunson, David Morley (1978), *Everyday Television : « Nationwide »*, British Film Institute.

<sup>5</sup> Janice Radway (2000 (1984)), « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », trad. de B. Le Grignou, *Politix*, vol. 13, n° 51, p. 163-177. Voir également son ouvrage (1984), *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Culture*, The University of North Carolina Press.

<sup>6</sup> Ien Ang (1985), *Watching Dallas. Soap Opera and the Melodramatic Imagination*, trad. de D. Couling, Routledge.

<sup>7</sup> Richard Hoggart (1970 (1957)), *La culture du pauvre*, trad. de F. Garcias, J.-C. Garcias et J.-C. Passeron, Minuit.

<sup>8</sup> Michel de Certeau (1990), *L'invention du quotidien*, vol. 1. *Arts de faire*, Gallimard.

signification, l'investissement dans une pratique de consommation ou de lecture contient un potentiel de « *subversion douce* » du modèle patriarcal<sup>9</sup>. En se rendant indisponibles pour les autres, en prenant du temps pour elles, les femmes prennent le contre-pied du rôle qui leur est traditionnellement assigné dans la sphère privée.

Dans le sillage de ces premiers travaux, les *Fan Studies* ont quant à elles eu pour vertu de mettre en lumière la dimension collective de la réception et de la production de sens. Elles ont ainsi ouvert la voie à une analyse des communautés en termes de ressources identitaires et d'espaces au sein desquelles les fans, et en particulier les femmes qui composent en grande majorité ces communautés, peuvent déployer de nouvelles formes d'échanges et faire l'expérience d'un pouvoir d'agir. L'ouvrage *Textual Poachers* d'Henry Jenkins<sup>10</sup> a ainsi certes gagné ses galons en montrant, à l'encontre des conceptions d'une masse passive et aliénée, combien les Trekkies (les fans de la série *Star Trek*) étaient au contraire des téléspectateurs actifs et engagés dans des négociations textuelles complexes avec le programme. Mais il présente également une portée en termes de genre, au travers de l'analyse des *fanfictions* et de montages d'extraits réalisés sur VHS au sein desquels les femmes s'adonnent à des relectures homoérotiques des aventures intergalactiques de Kirk et Spock. La communauté de fans dessine alors un espace de gratification et une échappatoire à la vie quotidienne pour des publics en quête de reconnaissance sociale. L'intérêt d'une telle approche est qu'elle désigne les relectures situées, les réinterprétations genrées, et plus encore, l'élaboration collective d'un univers de fantasmes jusque-là dénié aux principales concernées. L'ouvrage *Enterprising women* de Camille Bacon-Smith<sup>11</sup> s'ouvre quant à lui sur un constat sans appel : la communauté de fans de *Star Trek* que l'auteure côtoie au travers des conventions et dont elle analyse les productions collectives est composée à 90 % de femmes.

Au regard d'une telle distribution, les pratiques des fans ne sauraient autrement faire sens que d'un point de vue genré. Il en va ainsi des *slash stories* qui apparaissent comme un moyen privilégié d'exploration littéraire et d'expression de désirs inassouvis, au travers desquelles les femmes détournent les versions dominantes de la masculinité et dessinent leur propre idéal. Ces deux approches ne revendiquent certes pas ouvertement d'ancrage dans les *gender studies*, mais elles ne cessent d'être traversées par ces dernières et d'y contribuer. Les travaux sur les communautés de fans en ligne poursuivent cette dynamique, étendant parfois l'analyse aux questions relatives à la sexualité ou aux enjeux politiques du féminisme. S'il ne s'agit pas ici de rendre compte de façon exhaustive de ces derniers, on peut toutefois citer deux exemples de ces déplacements. Dans une contribution récente sur les fans de la série *Buffy contre les vampires*, Malin Isaksson défend que les *femlashes* qui revisitent la relation Buffy/Faith sont le moyen d'imaginer un en dehors de l'hétérosexualité, au travers de mises en scène de la sexualité effaçant les oppositions binaires du masculin et du féminin et troublant les rôles associés au schéma sexuel traditionnel<sup>12</sup>. Debra Ferreday revient quant à elle sur les effets des discussions en ligne autour de la culture du viol dans la série *Game of Thrones* sur les prises de position féministes<sup>13</sup>. En plus d'étudier la relation complexe qui se noue entre le texte et les communautés de fans, elle dessine des horizons nouveaux pour les *fan studies* au prisme du genre, celui d'une exploration des liens entre *fandom* et féminisme

---

<sup>9</sup> Janice Radway, *op. cit.*

<sup>10</sup> Henry Jenkins (1992), *Textual poachers : television fans and participatory culture*, Routledge.

<sup>11</sup> Camille Bacon-Smith (1992), *Enterprising Women : Television Fandom and the Creation of Popular Myth*, University of Pennsylvania Press.

<sup>12</sup> Malin Isaksson (2009), « Quand les internautes rencontrent Buffy : la *fanfiction* sur l'amour entre femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 28, n° 1, pp. 50-65.

<sup>13</sup> Debra Ferreday, « Game of Thrones, Rape Culture and Feminist Fandom », *Australian Feminist Studies*, vol. 30, n° 83, 2015.

URL : <http://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/08164649.2014.998453>

ou militantisme *queer*. Dans ce cas précis, les discussions en ligne ne s'imposent pas tant comme des espaces de formulation de doléances ou de libération, mais de circulation à très grande échelle de la mythologie du viol et de sa déconstruction critique.

Il est en outre possible de désigner d'autres horizons de rencontre entre les *fan* et les *gender studies*. Le premier relève d'un impensé dans les travaux initiés jusque-là. Quand bien même les imaginaires genrés investis par les fans peuvent être porteurs de dissonances en termes de genre, les approches mobilisées tendent à réinstaller un certain binarisme – celui qui consiste à assigner aux fans un genre masculin ou féminin et à appréhender les pratiques sous le prisme d'une opposition hommes/femmes. S'il faut ici y voir l'effet d'une étude ethnographique qui prend acte de la composition sexuée des communautés, sans doute serait-il intéressant d'envisager une approche *queer* des fans, qui pourrait d'une part consister en une attention portée à des pratiques *queer* ou *trans*, d'autre part, procéder à une véritable réflexion méthodologique et théorique sur les manières de saisir les publics sans réactiver ces oppositions binaires. Plus intéressant encore nous semble être le développement d'une analyse critique et féministe de l'exploitation des publics. Depuis quelques années, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, se déploie une critique féministe du travail digital (*digital labour*), c'est-à-dire du travail immatériel propre aux dispositifs numériques, qui donne lieu à une production gratuite de contenus et génère de la valeur. L'activité des fans, notamment depuis l'avènement du web 2.0, n'échappe pas à une telle lecture, en tant qu'elle fournit toute une série d'éléments (vidéos, photos, *fanfiction*) pouvant être appropriées par les industries culturelles et les grandes compagnies de médias numériques<sup>14</sup>. Cette reconfiguration des pratiques numériques remet au goût du jour une critique féministe des formes de travail rémunéré et non rémunéré, et de l'incorporation du travail gratuit au sein du capital. Aussi sans doute peut-on, à la suite de Kylie Jarrett, prendre appui sur le modèle du travail domestique pour interroger les processus émotionnels, affectifs, sociaux, interpersonnels, qui constituent l'expérience des fans à l'aune, et de façon plus générale, le rôle de ce travail immatériel dans le maintien du modèle capitaliste<sup>15</sup>.

---

<sup>14</sup> Kristina Busse (2015), « Fan Labor and Feminism : Capitalizing on the Fannish Labor of Love », *Cinema Journal*, vol. 54, n° 3, pp. 110-115.

<sup>15</sup> Kylie Jarrett (2017 (à paraître)), « Le travail immatériel dans l'usine sociale : une critique féministe », trad. H. Noisette et F. Vörös, *Poli – Politique de l'image*, n° 13.

